

Céline
Holynski



Rupture
Tarot &
Confiture



SÉLECTION
PRIX
DES
LECTRICES



CÉLINE HOLYNSKI

RUPTURE, TAROT & CONFITURE

« Si, à la naissance, les fées se penchent sur le berceau des enfants, la mienne a sûrement dû déraper et me flanquer un bon gros coup de tête. Je ne vois que ça pour expliquer que la vie m'ait désignée comme son souffre-douleur préféré. »

Camille n'a pas de chance ces derniers temps. Côté cœur, elle vient de se faire larguer comme un vieux Kleenex après trois ans de relation. Et côté carrière... Ce n'est pas avec ce reportage sur le tournoi intercommunal de football catégorie poussins qu'elle va se faire un nom. Les grandes réalisatrices ne travaillent sûrement pas les pieds dans la boue, après avoir galéré deux heures dans le RER !

Alors c'est décidé, elle va se venger. Faire morfler son ex et lui pourrir la vie, comme il l'a fait avec elle. Et c'est EVE, l'avatar qu'elle se crée sur les réseaux sociaux, qui va s'en charger à coups de commentaires bien sentis.

Malheureusement, Camille est aussi douée pour la vengeance que pour manger un plat en sauce sans se tacher...

Un roman pétillant et rempli d'humour !

Céline Holynski est comédienne, humoriste et scénariste pour la télévision. *Rupture, tarot & confiture* est le premier tome des aventures de son héroïne Camille, que l'on retrouve dans *Biberon, vodka & déambulateur*.

Texte intégral

ISBN : 978-2-36812-841-1



9 782368 128411

8,90 euros
Prix TTC France

Rayon : Littérature
française



C
CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

RUPTURE, TAROT
ET CONFITURE

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

avec l'autorisation des Éditions Larousse
© Larousse, 2020

ISBN : 978-2-36812-841-1
Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Céline Holynski

RUPTURE, TAROT
ET CONFITURE

Roman

LAROUSSE

Tout d'abord mettons les choses au clair : je ne fais pas rien ! Ce n'est pas parce que je suis allongée sur mon lit, en pyjama, volets fermés alors qu'il est 15 heures, que je suis inactive... Bien au contraire, je suis particulièrement concentrée et résolue à gagner le combat de ma vie, à savoir : pourrir celle de mon ex !

Et pour ce faire, j'utilise les meilleures armes en ma possession : les réseaux sociaux. Depuis 10 heures ce matin, j'ai entamé avec détermination tout un plan stratégique et ô combien machiavélique visant à lui faire payer son attitude odieuse, que dis-je, intolérable, inqualifiable, impardonnable... In... In... Mince ! Je n'ai pas d'autre qualificatif et j'en rajoute peut-être... mais tout de même !

Alors au réveil, plutôt que de commencer ma journée à pleurer à m'en dessécher les glandes lacrymales, réflexe que mon corps a pris comme acquis ces dernières semaines, j'ai décidé qu'il était

temps d'agir. De toute façon mes yeux sont tellement secs que l'étape : lancer « I can't live » de Mariah Carey + traduction des paroles pour augmenter la douleur + chialade à n'en plus finir, n'est plus envisageable... Je n'ai plus de larmes. Rien. Nada ! Ça pique plus qu'autre chose. Et pleurer en rajoutant du collyre, ce n'est pas pleurer... c'est du cinéma !

Ma grand-mère disait toujours : « Quand ça ne coule plus, c'est qu'il est temps de passer à la suite ! » Certes, elle disait ça au moment de monter ses blancs en neige... mais je pense que la sagesse des anciens est applicable à bien d'autres domaines que la cuisine.

De ce fait, alors que je m'extirpais de mon sommeil plus ou moins naturellement, l'engueulade des voisins du dessous au sujet de la castration du chat m'ayant néanmoins aidée à émerger, j'ai eu LA révélation. Fini la petite Camille qui s'apitoie et se recroqueville sur elle-même telle une petite chose. J'opte pour une nouvelle identité. Désormais, sur les réseaux sociaux, je serai « EVE », une « hateuse » en bonne et due forme, un troll vengeur qui n'aura aucun répit tant que l'autre enfoiré n'aura pas suffisamment morflé ! Et pourquoi « EVE », avez-vous furieusement envie de me demander ? Eh bien, c'est là que mon génie sans limite intervient... Mon génie ainsi que trois heures de réflexion et un Doliprane... Le premier « E » renvoie au côté électronique de la chose, le « V » pour vendetta, et le deuxième « E » sert à... former un prénom cohérent. Mais pas n'importe lequel ! Celui de la première femme de l'humanité ! Et comme EVE

signifie VIVANTE, en matière de trouvaille, je suis au sommet de l'autosatisfaction.

Je serai donc EVE, la cyber figure féminine qui (re) prendra vie grâce à sa vengeance... *Mouahahahah !*

Voilà pourquoi depuis une bonne heure, entre deux bouchées de Miel Pops, je crée de nouveaux profils Facebook, Twitter et Instagram. Mon but étant de pouvoir suivre les comptes d'Éric (mon bourreau) sans être démasquée... Car si l'avancée des technologies permet la traque facile, elle n'en est pas moins dépourvue de pièges... Comme cette fois (il y a environ huit jours, deux heures et vingt-trois minutes) où j'ai reçu un SMS d'Éric (Espoir) m'encourageant vivement à arrêter de regarder ses *stories* sur Instagram (Humiliation). Mais pourquoi personne ne m'a prévenue que regarder les *stories* n'était pas anonyme ?! Pourquoi ?! C'est pourtant de notoriété publique que je suis une quiche en réseaux sociaux !

Moi qui, depuis des semaines, me retenais bien de lui donner signe de vie, essayant de donner le change en postant des statuts et des photos de moi respirant la décontraction et la joie de vivre, je venais de me faire griller...

Et mon téléphone étant devenu une extension de ma main, guettant la moindre activité de sa part, j'étais probablement la première « vue » à s'afficher (Pathétique) !

À réception de son message, je me souviens avoir oscillé entre honte, tachycardie, suées, frissons, sentiment de nullité à son paroxysme, envie de mourir instantanément ! Je crois d'ailleurs que j'ai connu une forme de décès... Un décès partiel... Si mon

cœur a continué de battre, le reste de mes organes ont quant à eux cessé de fonctionner. Plus moyen de penser ni de bouger. Même ma vessie, qui généralement prend le contrôle de mon corps tous les trois quarts d'heure, s'est mise en mode veille... Pendant plusieurs heures, je suis restée assise au sol, les yeux hagards, prostrée dans ma mortification.

Puis très progressivement, comme une légère brise, j'ai senti qu'une émotion tentait de se frayer un chemin jusqu'à moi... Un sentiment de rébellion. Et à mesure que j'analysais ce que je ressentais, la petite brise commençait à prendre de l'ampleur pour se transformer en bourrasque. J'étais gagnée par la révolte. Ma météo intérieure, qui depuis deux mois n'affichait que pluie et averse sans discontinuer, semblait soudain changeante. Une tempête de colère avait décidé de me secouer de tous les côtés, pour finir sur un cyclone de fureur.

Comment avait-il pu oser m'envoyer un message pareil ?!

Camille, je vois que tu regardes toutes mes stories. Je ne peux pas t'en empêcher bien sûr, mais je crois que ce n'est pas bon pour toi... Tu te fais du mal. Je pense que tu devrais essayer d'avancer et tourner la page. Peut-être que tu devrais faire un break des réseaux sociaux, au moins le temps de guérir un peu... Affectueusement. Éric

Cet homme m'avait jetée comme on jette un vieux munster qui pue dans le frigo... avec précipitation et dégoût ! Et malgré notre rupture, il se donnait encore le droit de m'indiquer la marche à suivre ! Et toujours à sa façon bien sûr, sous couvert de bienveillance... Et puis, affectueusement ? Affectueusement ?! Mais de quelle affection tu

parles ?! Elle pue ta bienveillance, Éric ! Elle pue encore plus fort que ce fromage de quatre semaines, oublié dans le compartiment à légumes du frigidaire !

C'est donc après cet ultime uppercut que j'ai commencé à sortir de ma torpeur pour arriver aujourd'hui, à l'aube d'une nouvelle ère... Une ère placée sous le signe de la vengeance !

Évidemment, avant il faut que je vous explique comment j'ai croisé la route d'Éric. Car durant trois ans, lui et moi formions un couple soudé. Enfin, soudé, c'est ce que je croyais...

Nous nous sommes rencontrés lors de l'avant-première d'un film dont je couvrais l'évènement en tant que journaliste-reporter d'images. À cette époque, j'avais terminé mon école de cinéma depuis déjà deux ans et, plutôt que de m'espérer future réalisatrice du prochain film bouleversant le monde du 7^e art, j'ai rapidement bifurqué vers la réalisation de petits reportages. Sans aigreur, j'ai découvert le plaisir d'écrire, de tourner et de monter mes sujets pour différents secteurs. Je pouvais ainsi réaliser un documentaire sur les interventions écologiques d'une ville et, le jour d'après, m'appliquer à mettre en valeur le festival médiéval d'une autre. Si cette direction professionnelle me convenait très bien, ce n'était pas du tout l'avis de mes copains de classe de ciné. Durant plusieurs mois, après la fin de nos études, il nous arrivait encore de nous retrouver autour d'un « apéro café ». Un intitulé sympathique pour nos retrouvailles hebdomadaires qui, dans les faits, consistait principalement à ne pas

dépenser plus de 2 euros pour un petit noir (on était fauchés), à se retrouver à une heure qui n'était pas celle de l'apéro (vers 15 heures) et à squatter durant des plombes le troquet (qui rêvait de nous voir partir), le tout pour débattre sur des sujets dits « intellectuels ».

Bref, on avait 23 ans, pas de boulot mais beaucoup de temps, d'idées, d'espoir et suffisamment d'arrogance pour croire que le monde n'attendait que nous et nos futurs chefs-d'œuvre. Et puis est venu le moment où je me suis décidée à leur annoncer que je commençais à tourner des sujets vidéo pour des communes, des sociétés et des associations. J'ai bien cru devenir le diable. Dans leurs yeux j'ai vu ma petite cuillère à café se transformer en fourche et je me demande encore si la salopette en jean que je portais ce jour-là n'a pas réellement viré au rouge sang.

J'ai eu droit à toutes sortes de remontrances :

— T'es pas sérieuse ?

— Mais t'es une vendue en fait !

— OK, donc, tu sacrifies ton art.

— Si c'est ça ta conception de la créativité...

Je suis sortie du bar assommée, pour finir deux rues plus loin, dans un autre bar où je me suis enfilé quatre *shots* de vodka. Il était 16 heures.

J'ai continué à travailler de plus en plus, et mon carnet d'adresses s'est étoffé et diversifié. Je n'étais peut-être pas réalisatrice de longs-métrages mais on pensait à moi autant pour des vidéos institutionnelles que pour couvrir des événements régionaux, assister à la réalisation d'un clip ou réaliser des making of. À 25 ans, j'étais free-lance et épanouie.

Jusqu'à ce jour où l'une des sociétés de production avec laquelle je travaillais de temps en temps, et pour qui j'avais notamment réalisé un film institutionnel sur des producteurs de petits pois, m'a proposé de couvrir l'avant-première d'un film. Était-ce ma manière de sublimer le légume qui les avait convaincus de m'offrir cette mission ? Ou peut-être ma façon de dynamiser à l'écran le moment de l'écosage ? Quoi qu'il en soit, j'étais ravie de cette opportunité qui allait me rapprocher de mon domaine de prédilection premier, le cinéma.

Et c'est là-bas, dans le hall d'une salle de projection de quartier, que j'ai vu *Enflure* Éric, pour la première fois. Je ne peux pas dire que j'ai craqué sur lui lors de notre première rencontre, ce serait mentir... J'ai craqué sur lui bien avant ça encore. Alors que je filmais l'arrivée des invités, habillés pour certains comme pour une soirée de gala bien qu'il ne fût que 17 heures, l'objectif de ma caméra s'est posé sur une nuque. Sa nuque. Il faut dire que si les nuques avaient une équivalence en matière de mannequin, la sienne aurait été la Émilie Ratajkowski de la nuque. Élançée, ni trop fine, ni trop forte, avec une implantation capillaire à la base parfaite. Je réglais la mise au point de ma caméra pour m'assurer encore plus de netteté et observer ce petit grain de beauté à la droite de son cou. Je n'arrivais plus à filmer autre chose. Puis, comme s'il avait senti mon œil posé sur lui tout en consentant à me laisser le contempler, il avait fini par se retourner naturellement et m'avait offert un sourire aussi franc que bouleversant. Et dans ma tête je

commençais à entendre les paroles de Jean-Jacques Goldman chantées par Céline Dion :

*Ça t'arrive sans crier gare
Au milieu d'une heure incolore
Un geste, une odeur, un regard
Qui comme déchire ton décor*

Au bout de ces quelques minutes je savais que j'avais des rushs vidéo inutilisables et le cœur électrifié par un coup de foudre. La projection allait commencer, il s'était dirigé vers la salle, me laissant moi, ma caméra et mon empreinte rétinienne pleines de lui. Je suis restée plantée là encore quelques instants avec une Céline Dion qui continuait à donner un concert dans ma tête.

Après la projection du film (somme toute médiocre), j'ai continué à faire ce pourquoi j'étais présente. Malgré mes yeux qui papillonnaient à la recherche de ma « nuque », j'ai réussi à tourner et à demander aux invités leur sentiment sur le film (mauvais, rappelons-le). Sans grande surprise, les retours étaient tous dithyrambiques. À quelques reprises, j'ai dû me pincer les lèvres pour éviter de rire tant les invités-comédiens, espérant peut-être s'assurer ainsi une place au prochain casting du réalisateur, redoublaient d'inventivité dans les superlatifs. Une fois certaine d'avoir suffisamment de matière pour rendre un sujet qui plairait au client, je commençais à lorgner sur le bar. Un peu assommée d'avoir entendu tant de compliments à propos d'un film... franchement à vomir – allez, on le dit –, j'avais

décidé qu'une coupe de champagne était largement méritée. Et alors que je buvais mon verre avec autant d'élégance qu'une tequila paf à une soirée étudiante, une voix s'est fait entendre derrière moi...

— Vous avez fini les interviews et vous ne m'avez même pas demandé mon avis ?

— Hein ? Heu... C'est parce que... Je... Non. Si... Enfin...

Voilà à peu près ce que j'avais répondu à « Nuque-Man » qui se trouvait là, tout sourire, à quelques centimètres de moi.

— Je plaisante. Vous avez bien fait de ne pas le faire... Je n'aurais pas pu mentir.

— Mentir ? ai-je questionné avec toute la niaiserie possible.

— Sur le film... Je ne sais pas vous, mais moi je l'ai trouvé... pas très bon.

— Pas très bon ?

— Assez mauvais, même...

— Assez mauvais ?

Je répétais toutes ses fins de phrases non pas pour en savoir plus, mais uniquement par manque de pertinence.

— Bon, OK, nul à en crever.

Il avait éclaté de rire et j'en avais fait autant. Face à mon trouble, mon cerveau avait apparemment trouvé comme seule parade le mimétisme parfait.

— Je m'appelle Éric, je suis scénariste. Et vous ?

— Et moi... Des images. Enfin, je fais des images, je veux dire. De plein de trucs... Et Camille. Je m'appelle Camille.

En d'autres circonstances, je pense que si j'avais eu une patate chaude entière dans la bouche, même

avec l'aluminium encore autour, j'aurais réussi à être plus intelligible que ce jour-là.

— Camille ? C'est joli. C'est presque un nom de tisane, ça.

Une fois de plus je m'étais mise à glousser, sans comprendre ce à quoi il faisait référence. Ce n'est que deux jours plus tard, en passant dans le rayon thé et café de mon supermarché, que j'avais compris. Et moi qui n'en buvais jamais, j'avais acheté trois boîtes de camomille et trouvé le trait d'esprit encore plus charmant.

Cette première rencontre s'était finalement conclue par une bise, un dernier regard, et surtout un rendez-vous, histoire d'échanger sur de « vraies œuvres cinématographiques ». J'étais aussi décontenancée par ce que je venais de vivre que par la médiumnité de Céline. Elle avait tout vu :

Tu t'entends lui dire des phrases sans aucun sens
Qu'importe, les mots n'ont plus la moindre
[importance

Et la vraie vie a commencé
Eh oui, la vraie vie

Sauf que la vraie vie, elle commence où, Céline ? Hein ? Elle commence où ? Juste après notre premier baiser avec Éric et durant ces trois dernières années où je me suis consacrée à lui et à sa petite carrière d'artiste ? Ou après m'avoir dit qu'il sentait qu'une page s'était tournée et que je sois obligée de déménager de « notre » appartement pour finir ici, dans un 18 mètres carrés mal isolé et bas de plafond ?

Oh non, Céline, ne dis rien, j'ai la réponse ! La vraie vie commence maintenant que j'y vois plus clair...

Parce qu'Éric ne m'a pas juste quittée ! Non ! Ça, à presque 30 ans, j'aurais été capable de l'encaisser. Pas nécessairement de le comprendre, mais de l'encaisser. Or, lui n'a pas seulement rompu, il m'a passée au chinois comme on filtre un bouillon de poule, il a récupéré tout mon meilleur jus et laissé la carcasse de côté. Mais je ne suis pas un cadavre de poulet, mon cher Éric ! Ni même une pauvre dinde et encore moins le dindon de la farce !

Rapidement après avoir débuté notre relation, Éric s'était plaint du peu de temps passé ensemble. J'étais souvent en tournage, je travaillais indifféremment le soir comme le week-end et il m'arrivait de devoir m'absenter quelques jours de Paris. Alors un soir, autour d'un plateau de sushis, sans préambule, Éric m'avait fait sa proposition :

— Camille, je voudrais qu'on emménage ensemble.

— Quoi ?

— Tu travailles beaucoup et, quand tu es chez toi, on a du mal à se voir car tu as du montage à terminer. Sous le même toit, tu seras toujours devant ton ordinateur mais au moins je te verrai... Je te ferai même à manger chaque soir, histoire que tu finisses plus vite et qu'on puisse se retrouver. Tu en penses quoi ?

Je jure qu'un Dom Pérignon n'aurait pas eu meilleur goût que la sauce soja qui me dégoulinait sur le menton. J'avais répondu oui et, grâce à la chance qui accompagne parfois les débutants,

très rapidement, nous avons trouvé notre appartement idéal. Un joli deux pièces avec une loggia que j'avais aménagée en espace bureau. Durant les six premiers mois j'aurais pu parier que même le Bonheur incarné était jaloux de moi. Éric n'avait pas menti. Pendant que je faisais mes montages vidéo, levant le nez une fois toutes les deux heures pour regarder les arbres du parc d'en face, j'avais régulièrement droit à un bon thé chaud, un petit sandwich ou juste un baiser. Lui articulait son temps entre la lecture, le visionnage de films et l'écriture de son scénario. Scénario qui changeait de sujet, de personnages et d'époque toutes les deux semaines environ... Cette inconstance aurait dû me mettre la puce à l'oreille. Mais j'étais si bien nourrie, si bien chouchoutée que ma vigilance et mon sens critique avaient disparu aussi rapidement que les quartiers de mangue qu'il me préparait au goûter et que j'engouffrais en moins de temps qu'il n'en faut pour épeler le mot CONNE. Et comme la connerie semble aller de pair avec la perte de bon sens et même de sens tout court, j'avais perdu les miens (de sens). Je ne voyais rien, pas plus que je n'entendais les questions induites de mon entourage. Comme celles de ma mère :

— Mais quand tu dis qu'il travaille, tu veux dire que ça y est, il a trouvé un employeur ?

— Mamaaaan... Je t'ai déjà expliqué. Il travaille à l'écriture de son scénario. Il est auteur. Ça demande du temps pour faire quelque chose de bien.

— Hmm... D'accord, mais le temps qu'il fasse quelque chose de bien, le loyer, c'est bien toi qui le paies ?

— C'est temporaire. Et des fois il écrit des articles dans des magazines et là il n'hésite pas à me rembourser. Tu comprends ?

— Oui, mais je ne voudrais pas que tu t'épuises à la tâche. Je veux juste...

— Stop, maman ! Ne t'en fais pas pour moi. Tout va bien.

— Bon. Si tu le dis... L'important, c'est que tu sois heureuse.

En général, ma mère s'arrêtait là pendant que ses yeux prenaient le relais, me scrutant entre inquiétude et scepticisme. Elle me fixait pendant un moment, puis son regard perdait en intensité et elle se rappelait qu'il fallait sortir la tarte du four.

Mais des deux, la plus grosse tarte, c'était moi et j'aurais mérité que l'on m'y foute, dans le four ! Car ce que je me gardais bien de dire à ma mère, c'est que les quelques piges qu'écrivait Éric se faisaient de plus en plus rares. À mesure que le temps passait, Boursouflure estimait que son talent était mal exploité et que ce dernier ne devait plus être employé à la rédaction d'un sujet sur les métrosexuels ou l'utilisation des sacs en papier dans les supermarchés. Selon lui, cela freinait son processus créatif et impactait ainsi l'achèvement de son film. Alors pendant que le génie incompris réécrivait encore une énième version de son œuvre cinématographique (qui ne dépassait jamais les cinq pages), moi je travaillais toujours plus pour assurer le paiement de nos factures. Pour quelqu'un qui me voulait sous le même toit afin de me voir davantage, il n'était pas trop dérangé de me laisser bosser pour deux. En fait, je sortais avec un type qui avait

le même profil que mes anciens copains de classe de cinéma. À la différence qu'eux au moins ne me laissent pas payer leur café. Puis le miracle est enfin arrivé, quand sa grand-mère est décédée. Non pas que sa grand-mère fût un monstre sanguinaire dont on fêtait la disparition. Au contraire, elle était même plutôt charmante et adorait son petit-fils. L'argent qu'elle lui a légué a fini de le prouver. Car si les parents d'Éric ont touché leur part, Mamie n'a pas oublié d'écrire un testament stipulant ses dernières volontés, dont la principale consistait à s'assurer que son « pti bouchon » ne manque de rien. Malédiction que ce miracle ! Le pti ~~cottillon~~ bouchon, n'a pas hésité une seconde à respecter les désirs de feu mamie. Durant les premiers mois, je serais bien hypocrite de prétendre ne pas en avoir profité. Nouvel ordinateur pour moi, règlement de sa part du loyer, week-end à la mer... En effet, on ne manquait plus de rien. Éric, délesté du besoin de gagner de l'argent (notez qu'il avait déjà bien amorcé la transition), était certain que son scénario allait enfin voir le jour. Mais rapidement, force est de constater que la sécurité financière n'a pas agi sur son inspiration. Il n'était pas plus avancé... Alors est venue l'excuse de l'endroit. Il lui fallait trouver un lieu qui le stimule. Il a essayé les cafés, ça n'a pas marché. La bibliothèque, ça n'a pas marché. Une chambre d'hôtel avec vue sur l'océan, ça n'a pas marché. Il était très fort pour reproduire les clichés de l'auteur en pleine création, mais sans la création elle-même. Et un jour que je rentrais de tournage, je l'ai trouvé assis à mon bureau. Sur MA chaise, devant MA fenêtre avec MES arbres du parc d'en

face. Il était radieux et semblait avoir trouvé ce qui lui manquait.

— Ah, Camille ! C'est génial ! J'ai tellement bien avancé dans mon écriture.

— C'est super, ça..., ai-je répondu aussi sincère que décontenancée.

— Et je sais enfin de quoi j'ai besoin !

Il m'avait regardée plein d'attente et d'excitation comme s'il s'attendait à ce que je trouve la réponse à la question qu'il ne m'avait pas posée.

— De toi ! J'ai besoin de toi. De ton énergie, ton aura... Regarde, je suis assis à ta place et comme par magie, tout me vient.

Je me souviens qu'une petite alarme avait tenté de se déclencher dans mon esprit. Comme une alerte m'indiquant que ce n'était pas le bon chemin à prendre. Mais il était si enthousiaste, si heureux, que j'ai laissé les choses se faire.

Mon bureau a d'abord été le nôtre, pour finir par devenir le sien... Dès que l'inspiration le gagnait, je débranchais mon ordinateur pour lui laisser la place et je terminais mes vidéos sur la table de la cuisine. Puis je m'arrêtais souvent dans l'exécution de mes tâches pour donner mon avis à Éric qui me sollicitait régulièrement. Je lisais son histoire, lui faisais mes retours et cela le stimulait. Tout ce temps accordé grignotait beaucoup sur celui que mon travail nécessitait. Mais il était compensé par la pluie de compliments que je recevais à chaque fois : « Tu es géniale », « Mais bien sûr tu as raison ! », « Dans cette maison, le talent c'est toi ».

J'ai fini par réécrire la moitié de l'histoire, toujours validée avec beaucoup d'emphase par Blaireau.

Au départ, pourtant investie dans ce scénario malgré moi, j'ai fini par m'y attacher, à me prendre au jeu, lui suggérant des idées, des retournements de situations. L'histoire que l'on retravaillait commençait vraiment à avoir une sacrée allure !

Et puis l'heure de soumettre « notre » œuvre est arrivée. Après avoir rencontré un producteur intéressé par le pitch et une semaine d'attente, le verdict était tombé : l'histoire intéressait le professionnel. Mais il suggérait de retravailler quelques parties. Rien de fou pour un auteur aussi brillant qu'Éric... Sauf quand il a fallu que je m'absente une dizaine de jours pour assister une équipe de tournage sur le Tour de France. Une absence aux allures d'apocalypse selon mon ex. Je ne compte plus les fois où Éric m'a appelée pour me demander mon avis sur tel ou tel axe narratif, ou pour se déverser sur ses pannes d'inspiration ou encore pour me reprocher d'être absente au moment le plus important de sa carrière, la chance de sa vie. Durant cette période, je rentrais à l'hôtel exténuée après ma journée de travail et les quelques heures qu'il me restait je « devais » les consacrer à la relecture du texte envoyé par e-mail. Et les nouvelles versions d'Éric étaient catastrophiques. À croire qu'il s'était lancé le défi d'écrire ivre, avec ses orteils et les yeux bandés.

Quand j'ai fini par rentrer chez nous, je n'ai pas eu une minute pour souffler. Il fallait absolument que je me mette au travail pour envoyer la nouvelle version au producteur. Avec le recul, ce jour-là a été le début de la fin. Pour terminer à temps, j'ai annulé deux journées de travail, prétextant un mal

de dos, et je suis restée assise soixante douze heures à reprendre cent pages et à me brumiser le visage à l'eau d'Évian, pour éviter de m'endormir. Le producteur a finalement proposé de produire le film. Éric était fou de joie mais m'en demandait toujours plus. Selon lui, il était temps d'arrêter de travailler sur les projets des autres pour enfin faire exister les nôtres. Et pour cela il fallait se consacrer entièrement au film. Alors moi, bonne poire, je me rendais disponible. Pour être présente à ses côtés, j'ai commencé par refuser quelques missions. Puis quelques-unes encore, et de plus en plus... Je l'accompagnais aux nombreuses réunions de travail, sans jamais m'imposer dans les conversations, sans jamais revendiquer la place qui me revenait de droit dans ce projet. Cela commençait à me miner le moral autant que cela m'inquiétait financièrement. C'est là que Salopard, anxieux de me voir de moins en moins impliquée émotionnellement dans la réussite de ce film, m'a fait la plus perverse des déclarations :

— Tu sais, Camille, c'est à mon tour de te soutenir... Ne t'inquiète plus pour l'argent. Arrête de courir après des petits boulots en acceptant tout et n'importe quoi. Le loyer, je le prends en charge seul. J'ai bien assez de l'héritage de ma grand-mère pour tenir encore un an... Tu ne te préoccupes plus de rien. Dès que le projet sera finalisé, on touchera nos premières avances. Et on commencera à évoquer ta présence en tant qu'assistante-réalisatrice sur le film. Cette chance, on ne peut pas la louper ! Elle ne repassera peut-être pas une deuxième fois !

J'étais évidemment apeurée mais Éric avait une telle manière de me parler, de me rassurer et une

nuque qui n'avait toujours pas perdu de son charme que je me laissais persuader...

Comment j'ai pu y croire ! Comment ?! Après quatre mois de réunion avec le producteur, de promesses, de plans sur la comète, de propositions de célébrités pour le casting, d'espoirs en pagaille, le producteur a disparu de la circulation ! Piouf ! Plus rien. Plus de réponses aux coups de téléphone ou aux e-mails. Juste un SMS, après des semaines de harcèlement, qui disait : *On laisse tomber le projet.*

Éric était anéanti. Et moi, au lieu de hurler, de me révolter, de rappeler en urgence mes divers employeurs pour me manifester et retrouver du travail, j'ai joué à l'infirmière, à la psy, à la kiné, à la cuisinière... Bref, pensez à n'importe quel corps de métier qui offre service ou réconfort, et dites-vous qu'il devenait mien. Éric avait toujours une bonne excuse pour me maintenir à ses côtés, la principale étant évidemment qu'il avait besoin de moi pour se remettre sur pied. Son psy était clair là-dessus, le soutien de ses proches était essentiel... Dès que j'abordais le sujet de me remettre au travail, j'avais droit à des discours colériques : « On ne va pas se fatiguer pour tous ces cons ingrats ! De toute façon j'ai besoin que tu sois à mes côtés, c'est toi mon soutien. » À force d'entendre que j'étais celle qui le maintenait debout, j'ai fini par l'assimiler comme une vérité. Dans la rue, un inconnu aurait pu m'appeler « béquille », je me serais retournée. Je me suis donc préoccupée de ses états d'âme, de ses besoins, je l'ai écouté s'épancher sur l'injustice subie, tout ce travail fourni pour rien. J'ai aussi dû refréner ma bonne humeur pour ne pas le mettre mal... Oh,

surtout pas... Pendant des semaines, la seule activité tolérée était d'écouter en boucle de vieux vinyles de jazz, en peignoir et dans la pénombre. Il était nécessaire pour cet auteur au cœur meurtri d'afficher sa douleur avec la mise en scène qu'il convient. Alors parfois, dans ses meilleurs jours, quand il mettait France Inter plutôt que *Alone Together* de Chet Baker, j'envoyais un SMS à Maddy, ma meilleure amie, pour qu'elle m'appelle et que je puisse prétexter un service à lui rendre. On se retrouvait au bar et elle faisait son possible pour me secouer. Et Maddy ne tournait jamais autour du pot :

— Quitte-le !

— Maddy, tu ne peux pas me dire ça...

— Ah bon ? Attends... « Quitte-le ! » Ah si, tu vois, je peux... ! Camille, ça ne fait pas trois ans que tu es avec ce type et il a déjà réussi à te transformer en infirmière à domicile ! Tu ne bosses quasiment plus, si tu as le malheur d'accepter un contrat, tu te sens coupable, si tu ris il te regarde de travers, pour me voir tu dois presque inventer une excuse. Quand il va mal, tu dois te consacrer à lui et quand il va bien tu dois aussi te consacrer à lui ! Ce type est toxique !

— Oui, mais je l'aime...

— Et moi, j'aime le camembert, mais comme je le digère mal, eh bah je m'en passe !

— Je me dis juste que si on réussit à traverser cette mauvaise période, dès qu'il sera remis d'aplomb, je pourrai lui parler et lui dire que c'est une expérience dont on doit tirer les leçons.

— Ouiii, voilà... Et moi, devant un Cœur de Lion, je me dis juste, allez, une petite bouchée, ce

n'est pas grand-chose... Et puis je finis avec des gaz et un mal de bide. Quand un truc n'est pas bon pour toi, il n'est pas bon pour toi, point !

— Tu es sérieusement en train de comparer ma relation à un fromage ?

— Tout ce que je dis, c'est qu'il serait peut-être temps d'arrêter les frais !

— Si seulement il avait pu signer ce contrat... Il était si heureux.

— Ce n'est pas dans le bonheur qu'on se rend compte de la nature des gens, mais dans la difficulté...

— Justement, c'est bien pour ça que je lui prouve que je suis à ses côtés.

— Écoute, Mère Teresa, ta dévotion n'est plus à démontrer... Mais jusqu'à preuve du contraire, Éric n'est pas Dieu et tu n'as pas décidé de rentrer dans les ordres. N'oublie pas de penser à toi...

— Hmm... Je sais que tu as raison. Je vais lui parler et lui dire que même si je le soutiens, j'ai besoin de récupérer un peu d'autonomie.

Ce jour-là, c'est sur ces bonnes paroles que j'étais rentrée, bien résolue à engager un dialogue probablement houleux et culpabilisant avec Éric, mais indispensable pour la reconquête de mon équilibre. Un peu anxieuse, j'avais pris une grande inspiration devant la porte d'entrée et je m'apprêtais à retrouver un petit ami dépressif à qui j'allais devoir exposer mon besoin qu'il se ressaisisse. Mais au lieu de ça, j'ai vu la Vierge ! Alors oui, je parle au sens figuré, mais disons que c'est à peu près le genre d'apparition auquel j'ai eu droit... Éric était métamorphosé. Il

sautillait dans tout l'appartement, les rideaux étaient tirés sur le côté et laissaient entrer la lumière et les notes de saxophones plaintives ne se faisaient plus entendre ! Avec un sourire que je lui avais oublié, il s'était précipité sur moi, m'avait soulevée et fait tourner dans ses bras tellement vite et longtemps que j'ai dû interrompre ce moment par un très sexy :

— Stop ! Je vais vomir !

Ce sur quoi il avait enchaîné, sans relever.

— Camille ! Camille, c'est incroyable ! C'est fou, c'est dingue !

J'étais prompte à acquiescer à la véracité de ses dires, vu que le seul fait de le voir si radieux et emballé confirmait son propos. Mais il y avait évidemment une raison à ce brusque changement d'humeur et ne pas chercher à la connaître aurait paru louche de ma part...

— Eh bien, raconte-moi...

— Tu ne vas pas y croire... C'est arrivé comme ça... ! Tout allait mal et, d'une minute à l'autre, le bonheur ! Je n'arrive pas à croire que c'est arrivé !

Mais quoi ? Qu'est-ce qui est arrivé comme ça ? ! Ton regard sur le monde ? Sur ta vie ? Sur nous ? Sur moi ? Tu as compris qu'il fallait que ta plainte se termine, qu'il était temps de me remercier d'avoir pris soin de toi, et peut-être même de t'excuser de m'avoir lourdement incitée à cesser mon activité pour me consacrer à la tienne ? ! Choix judicieux qui nous a plongé dans un marasme de désespoir et de DVD de films d'auteur aussi déprimants les uns que les autres ?

Évidemment, à cette époque je m'étais mentalement arrêtée sur la dernière proposition.